

[Texte]

way by the federal government as employer, the employer should provide some subsidy so they could go into a neighborhood or a school day care centre.

Ms Bertrand: Right, again leaving the parents a bit of choice, too, in terms of using the workplace or the neighborhood. Some employers already contribute. For instance, at the Y in Toronto, I think their employees receive a subsidy—it used to be \$100 a month—for day care. That would not make a dent in infant care in Ottawa, certainly, but the idea is that they would provide that lump sum.

Ms Mitchell: Okay. First of all, your report of four years ago, I guess it was, recommended changes in Canada Assistance Plan. I gather you have now changed that position to indicate that there should be new legislation to replace Canada Assistance Plan. I wonder if you could explain to the committee why you have changed your position. What are the actual restrictions on Canada Assistance Plan that would prevent it from meeting the needs here in Ottawa?

Ms Bertrand: I am not a particular expert on the Canada Assistance Plan. As I understand, the Canada Assistance Plan is restricted to need, that word "need", children in need. It is still tied to a welfare program, and that means that at some level somebody can decide your child has to have some financial need or other kind of need.

How do we define that? If we define it so that every family that wishes day care has a need for day care, then fine. It is my understanding that the Canada Assistance Plan will not allow for a universally accessible program. The original recommendations were based on the assumption that it could, but as more and more people study the Canada Assistance Plan, it seems to be becoming clearer that it does not have the leeway.

Ms Mitchell: Yes. I think that is certainly being substantiated as we are going across the country.

This brings me to the last question, which is on informal care. I think you pointed out very strongly the concerns about informal care and the fact that there is no real guarantee that it is safe or well supervised or quality care. Some of it undoubtedly is, but there is no guarantee, and as well, there is no guarantee of continuity of care-giver as far as the child's development is concerned.

You also said you felt there should be a choice there as well. We have had groups presenting to the committee who have said there should be a choice on the part of parents, and to get that choice, you should pay the user and then let them choose what kind of child care they want. I wonder what your thoughts are about that.

Ms Bertrand: I have some serious concerns about that system, which I know has taken place in some areas of the United States. The concern is that this basically leaves all structured day care programs in limbo. There would be no financial stability. For instance, if a centre were operating and

[Traduction]

crèches en partie subventionnées, il devrait verser des subventions à ses employés afin qu'ils puissent inscrire leurs enfants dans une crèche publique ou privée.

Mme Bertrand: C'est cela. Il serait question, là encore, de laisser le choix aux parents de mettre leurs enfants en crèche sur le lieu de travail ou dans leur voisinage. Certains employeurs contribuent déjà. Par exemple, je crois que les employés du «Y» de Toronto reçoivent déjà une subvention pour faire garder leurs enfants. Elle était d'une centaine de dollars par mois. Dans le secteur de la puériculture, à Ottawa, cela ne représenterait pas beaucoup, mais au moins, on distribuerait une somme globale.

Mme Mitchell: Très bien! Dans votre rapport d'il y a quatre ans, vous recommandiez de modifier le Régime d'assistance publique du Canada. Je crois comprendre que vous avez changé d'avis et que vous penchez en faveur de l'adoption d'une nouvelle loi devant remplacer ce régime. Pourriez-vous expliquer aux membres de ce Comité la raison de ce changement? Quelles contraintes, inhérentes au Régime d'assistance publique du Canada, nous empêchent de satisfaire les besoins des gens d'Ottawa?

Mme Bertrand: Je ne suis pas une experte du Régime d'assistance publique du Canada. D'après ce que je crois comprendre, celui-ci est limité aux besoins; le mot «besoins» s'entend des enfants dans le besoin. Il est lié à un programme d'assistance sociale; autrement dit, il appartient à quelqu'un, quelque part, de décider si votre enfant a des besoins financiers ou d'autres genres de besoins.

Mais comment définir ces besoins? Si l'on entend par là que toute la famille désireuse de bénéficier de services de garde d'enfants a des besoins en ce sens, alors, c'est fort bien. Mais je crois comprendre que le Régime d'assistance publique du Canada ne prévoit pas l'universalité du programme. Dans nos premières recommandations, nous supposions que tel était le cas, mais il apparaît, à l'analyse, que le régime ne nous confère pas cette liberté d'action.

Mme Mitchell: Oui, c'est certainement ce que confirme notre tournée au pays.

Cela m'amène à vous poser une dernière question sur les crèches et garderies non officielles. Si je me rappelle bien, vous avez insisté sur le fait que celles-ci n'offrent pas de véritables garanties de sécurité, de supervision ni de qualité. Ce n'est pas le cas de toutes, mais il n'y a jamais de garantie, on n'y garantit pas, non plus, la continuité des services de puériculteurs.

Et puis, vous nous avez dit, là aussi, préférer laisser le choix aux parents. D'autres groupes sont venus nous dire la même chose et nous déclarer que pour laisser ce choix aux parents, il fallait verser de l'argent à l'usager lui-même et lui laisser la possibilité de choisir le type de garde d'enfants qui lui conviendrait. Que pensez-vous de cela?

Mme Bertrand: J'ai quelques sérieuses réserves à formuler au sujet de ce système que je sais en vigueur dans certaines régions des États-Unis. Je crains que ce faisant, on ne laisse flotter tous les programmes structurés de garde d'enfants. On ne leur garantirait aucune stabilité financière. Ainsi, une